

GUILLAUME PLEY
LEGEND

LES COULISSES ET SECRETS
DE L'ÉMISSION NUMÉRO 1
EN FRANCE



HORS CADRE



LEGEND : des émissions diffusées sur YouTube, comptant aujourd'hui 10 milliards de vues par an, au podcast numéro 1 en France écouté par des millions d'auditeurs... les coulisses d'un succès.

Pour la première fois, Guillaume Pley raconte la genèse et les dessous de l'émission créée il y a trois ans : un programme inspirant et bienveillant à contre-courant des médias traditionnels, qui laisse le temps à la parole et à l'humain.

Une hôtesse de jet privé, un soldat français parti combattre en Ukraine, un majordome de milliardaires, le médecin légiste Philippe Boxho, le philosophe André Comte-Sponville, Nicolas Sarkozy, François Hollande, Carlos Ghosn... LEGEND donne la parole à des personnalités et à des anonymes au destin hors du commun.

À travers ce livre, Guillaume Pley revient aussi sur son propre parcours. Lui que rien ne destinait à la radio raconte ses débuts, son goût du dialogue, son obsession de la préparation, sa recherche du « vrai » et cette quête permanente de connexion humaine.

Entre tournages sous haute tension, rencontres bouleversantes, catastrophes techniques, immersion auprès des forces spéciales, fous rires, anecdotes de terrain et invités parfois déroutants... ce livre dévoile l'envers d'une aventure médiatique devenue un phénomène.

Photo de couverture : © Fifou

HORS CADRE

ISBN 978-2-488581-00-4



19,90 €
PRIX TTC
FRANCE



Rayons : Témoignage, Actualité

LEGEND

En collaboration avec Aurore Arnand et Audrey Casas
Relecture-correction : Le Champ rond
Photo de couverture : © Fifou
Design de couverture : Antoine Zuconi
Mise en pages : Ma petite FaB – Laurent Grolleau
Maquette cahiers photos : Sébastienne Ocampo

© 2026 Hors Cadre, une marque des éditions Leduc
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
ISBN : 978-2-488581-00-4

GUILLAUME PLEY

LEGEND

LES COULISSES ET SECRETS
DE L'ÉMISSION NUMÉRO 1
EN FRANCE

HORSCADRE

*« Vivre sa vie d'adulte avec le sérieux
d'un enfant qui joue. »
Anonyme*

*Pour Agathe, qui tient mon monde debout.
Pour Côme et Adèle, qui lui donnent un sens.
Pour mes parents, qui m'ont appris à avancer.*

*Et pour vous, millions d'inconnus qui,
depuis des années, me confiez un peu de votre temps,
de votre attention
et parfois même une part de votre vie.
Sans vous, rien de tout cela n'aurait existé.*

Beyrouth

On débarque à l'aéroport de Beyrouth en équipe réduite. Le profil de celui qu'on vient rencontrer étant ce qu'il est, nous ne pouvions nous déplacer qu'entre gens d'absolute confiance, et devons limiter le nombre de personnes impliquées au maximum. On est quatre, on est chargés. Trop. Alors on attire l'attention. Deux militaires nous font signe de les suivre. Nous sommes dociles, répondons aux questions, mais nos réponses les laissent dubitatifs et des collègues les rejoignent, mine circonspecte, treillis, armes en bandoulière. Sans vraiment comprendre comment, nous nous retrouvons soudain encerclés. Le temps s'étire, nous patientons, un peu tendus. Il faut recommencer. Répondre, encore, aux mêmes questions, cette fois aux nouveaux arrivants.

— Pourquoi vous venez au Liban ?

— On vient tourner une interview.

— Ah. Vous êtes journaliste.

— Non, je ne suis pas journaliste. J'interviewe des gens.

L'histoire de ma vie me suit au Liban. Je n'ai pas de carte de presse, je ne revendique pas le titre de journaliste, je donne la parole à des personnalités comme à des anonymes, c'est ça, mon métier. Et demain, je suis censé interviewer Carlos Ghosn. Quelques semaines plus tôt, Thibaud, qui travaille avec moi, lui a écrit sur Instagram. Sans me prévenir. Un message simple, direct : « Bonjour, je travaille pour Guillaume Pley. Est-ce que vous seriez ouvert à l'idée de faire une interview ensemble pour le média Legend ? » Ghosn a répondu. « Pas de problème, j'aime bien ce que vous faites. Néanmoins, je ne peux pas venir en France. Il faut vous déplacer à Beyrouth. » Carlos Ghosn, l'illustre homme d'affaires qui s'est évadé dans une boîte, celui dont la vie est digne d'une fiction Netflix, celui qui parle peu aux médias. Une chance immense pour nous ! Alors je ferais bien l'économie de ce petit coup de pression de la douane. Mais l'échange s'enlise dans un malentendu qui semble éveiller les soupçons. L'idée qu'ils puissent nous renvoyer d'où on vient me traverse. Je finis par lâcher, presque à bout :

— Je viens interviewer Carlos Ghosn.

Rien. Aucune réaction. Les regards restent fermés. Le barrage tient et l'aéroport est devenu irréel. Vide. Silencieux. Nous sommes les derniers, il n'y a plus personne à part nos geôliers et les employés chargés

du ménage. Le temps se dilate et une pensée s'impose, glaciale : on va repartir à Paris, faire demi-tour. Ou pire : finir en prison ! Qui sait ? Quand on est loin de chez soi, que ça fait des heures qu'on attend, que la fatigue se fait sentir, c'est comme les nuits d'insomnie, tout est brouillard, et les scénarios les plus sombres se dessinent.

L'angoisse monte. Mais quelque chose résiste. Je ne suis pas prêt à lâcher. Alors j'insiste, comme une dernière cartouche :

— Vous savez... Carlos Ghosn... l'homme d'affaires... celui qui s'est évadé de prison...

Un silence. Puis, soudain, un déclic.

Le visage du type s'éclaire, littéralement.

— Ah ! Carlos Rosen ! *Welcome to Lebanon!*

Tout se relâche d'un coup. On se regarde, incrédules, puis soulagés. L'air revient. Je respire enfin.

Le passage s'ouvre. On vient de comprendre qu'en arabe, on dit Carlos Rosen. Et cette fois, c'est bon. On est passés.

Un ami d'ami nous a mis en lien avec un certain Émile, un homme d'affaires très affable, qui nous prêtera sa maison pour l'interview. Ce dernier a aussi mis à notre disposition des voitures. Le temps des quelques pas que nous faisons à l'extérieur pour les rejoindre, une chaleur accablante me tombe dessus,

chargée d'humidité, de poussière, d'odeurs de fuel, de pots d'échappement, de métal. À travers la vitre de la voiture, je découvre les rues de Beyrouth, ce mélange lunaire et sans transition de luxe et de misère. Des immeubles délabrés tenant à peine debout côtoient des villas majestueuses, c'est un amas d'incohérences, de vie brute et foisonnante que je trouve immédiatement fascinante. Je mesure l'éloignement. Je me sens extraordinairement loin, de la France, de mon monde, de ma zone de confort. Quitter ce cocon m'inquiète toujours autant que cela me galvanise.

Nous traversons les quartiers favorables aux Hamas et d'autres au Hezbollah. Sur les immeubles, des portraits monumentaux de martyrs s'étendent et des visages de terroristes en quatre par trois s'affichent au cœur de la capitale. Inimaginable.

Au bout d'une heure de route, la voiture ralentit sur des chaussées sablonneuses, criblées de nids-de-poule, nous tanguons en chœur avec les amortisseurs. Où que je regarde se dressent des immeubles fatigués. Je sens qu'on est arrivés et je ne sais pas trop quoi en penser. Est-ce qu'on s'est embarqués dans un traquenard ?

On n'a jamais entendu le son de la voix de Carlos Ghosn finalement, pendant toute l'organisation de ce voyage. Et Émile était charmant au téléphone, mais on ne sait rien de lui. Les scénarios fusent. Et pas les

plus réjouissants. L'inconnu exalte l'imagination, et là, je nage dedans.

Soudain, un portail massif et rutilant apparaît, entouré de murs hérissés de barbelés. Nous approchons et il s'ouvre, comme une porte sur un univers parallèle. Une maison monumentale se dresse, improbable dans le quartier que nous venons de traverser. Devant elle, une fontaine grandiloquente. Autour, un jardin luxuriant. Les routes poussiéreuses ne sont plus qu'un souvenir. Je n'ai jamais vu ça, cette cohabitation décomplexée de la richesse et de la pauvreté. Nous sortons des voitures. Les klaxons, les moteurs, le bouillonnement de la ville grondent au loin. Marie, la mère d'Émile, nous accueille comme si nous étions de la famille. Elle nous installe dans un salon extérieur aux accents orientaux, bercé par le murmure d'une fontaine. Sur la table, elle déploie un banquet somptueux – une abondance de mets, de couleurs et de parfums –, cette générosité presque cérémonielle qui vous fait sentir que vous êtes ici attendu, et déjà un peu chez vous. Je souffle un peu. Mais tout reste à faire. Nous tournons demain. Alors que nous prenons nos quartiers dans le meublé qu'Émile nous prête, à trois cents mètres de la villa, John, chargé de la technique, ouvre les grosses malles de matériel louées à Beyrouth pour le tournage... et se fige. Rien ne correspond. Pas un câble, pas une lumière, pas une

pièce exploitable. Il est 23 h 45, l'interview démarre dans moins de douze heures et nous n'avons tout simplement pas de quoi tourner. Je dors mal. Mais de toute façon, je dors toujours mal. C'est le prix à payer pour l'exaltation. L'adrénaline est ma drogue. Je suis servi.

À l'aube, l'équipe bidouille des solutions avec le loueur et nous récupérons ce dont nous avons besoin. Soulagement. Nous allons pouvoir passer les heures qu'il nous reste à tester la mise en scène. Il s'agit de trouver l'endroit le plus approprié dans la maison, le bon angle, le recul optimal derrière l'invité. Essentiel, le recul. L'image doit respirer. Je l'ai appris à mes dépens sur un tournage avec Christian Chenay, 104 ans aujourd'hui, le plus vieux médecin encore en activité en France.

Nous n'avions filmé que des plans serrés sur nos visages, oubliant de capter l'espace autour de lui, une chambre médicalisée pourtant essentielle, privant ainsi le spectateur d'une part déterminante de la réalité – une erreur que je n'ai jamais commise à nouveau.

Alors, nous trouvons les bonnes positions pour les caméras, dans un petit salon, deux fixes, une mobile, mais le bruit de la ville persiste, malgré les portes closes. Pas grave, nous arrangerons cela en post-prod. En début d'après-midi, des 4 × 4 noirs aux vitres

teintées franchissent le portail. Lorsque Carlos Ghosn en descend, entouré d'hommes dont je devine qu'ils sont armés, mon cœur s'emballé : celui dont toute la planète a parlé est là, à quelques mètres de moi. Il est cordial, un peu froid. Suspicieux sans doute. La méfiance fait partie du quotidien j'imagine, quand on est sous le coup d'un mandat d'arrêt international.

Marie, la mère d'Émile, prouve une fois encore son sens de l'accueil, et peu à peu Carlos Ghosn se détend ; dehors, autour d'un café, juste avant de tourner, je lui expose l'esprit de Legend, et nous esquissons ensemble ce qu'il s'apprête à livrer.

Je le fais avec lui, comme avec Thérèse, la sexologue, avec Jean-Jacques, le majordome de Saint-Tropez, avec tous les gens que je reçois dans l'émission, qu'ils soient célèbres ou non. Dans tous les cas, ils ont quelque chose à raconter et c'est ce qui compte. J'accueille, sans juger. J'essaie de comprendre les choix, les parcours, de A à Z. Aujourd'hui j'écoute la version de Carlos Ghosn. Je ne suis pas un enquêteur, je ne suis pas un journaliste, je suis juste un homme sincèrement curieux des autres.

— Est-ce que vous m'autorisez à poser toutes les questions ? je lui demande. Même celles qui pourraient vous gêner ? Y a-t-il des sujets qui vous mettraient mal à l'aise ? Vous comprenez... si, face

à vous, je commence à censurer mes propres questions, à me dire : « celle-ci, je n'oserai pas la poser », alors l'émission sera ratée.

— Pas de problème. Posez-moi toutes les questions que vous voulez, tranche-t-il calmement.

Les premières minutes d'un tournage se ressemblent toujours un peu : un échange encore prudent, presque mécanique, fait de questions et de réponses. L'invité m'observe, me jauge, et je fais pareil, en attendant la connexion. J'ai besoin que quelque chose cède, ce moment où il n'y a plus un invité face à une caméra, mais simplement deux êtres qui se parlent, débarrassés de toute représentation. Avec lui, le déclic se produit quand il commence à parler de sa cellule au Japon. Son regard se pose, sa voix change presque imperceptiblement, et intérieurement, je tressaille : c'est bon, on y est ! À compter de ce moment-là, je n'ai plus besoin de mes fiches. Je sais que ce qui va suivre sera intense. Je ne me trompe pas. Carlos Ghosn me raconte. Il n'est plus l'ex-président de Renault-Nissan. Il est un homme qui décrit ses gardiens, ce qu'ils lui imposaient, une torture insidieuse, l'obéissance aux ordres : assis, debout, à genoux, accroupi. Pas de coups, mais des positions décidées par d'autres, toute la journée, sans possibilité de s'y soustraire. Une torture psychologique savante qui en a poussé plus d'un au suicide. Il a tenu.

J'ai appris que 99,4 % des détenus finissaient par craquer, par signer des aveux. Il n'a pas signé. Il a payé quinze millions de dollars de caution en échange d'une liberté conditionnelle avec interdiction de sortir de chez lui. Mais, au bout d'un mois, les autorités l'ont de nouveau incarcéré. Il a alors payé une seconde fois la même somme pour retrouver sa liberté conditionnelle et préparer son évasion.

Quand un invité se livre ainsi, sans fard, je lui parle comme je parlerais à un ami en train de me confier un secret.

Je sais que sa femme était un fil rouge. Je les ai vus arriver, bras dessus, bras dessous, et l'évidence s'est imposée d'elle-même : il y avait là un amour profond, indiscutable. Elle avait forcément traversé toute l'histoire avec lui, en était même sans doute une pièce essentielle. J'attends le moment propice, et je demande :

— Quand avez-vous vraiment compris que votre femme vous aimait ?

— Quand elle est venue en prison.

Il me regarde en silence et ajoute :

— Je lui ai dit : « Mais que fais-tu là ? » Elle m'a répondu : « Tu ne croyais quand même pas que je n'allais pas venir ? »

Il se met à pleurer. Voilà ce qui me passionne : donner accès à cette part d'authenticité, à ce moment

où tout ce qui faisait écran – le statut, l'image, les étiquettes – s'efface, pour ne laisser apparaître que l'individu, avec son histoire, ses failles, sa sensibilité.

Il fait plus de trente degrés. Je suis originaire de Normandie, mon corps se sent chez lui dans les petites brises fraîches, dans les bruines inoffensives. Cette chaleur torride me terrasse. Carlos Ghosn est plus habitué que moi mais nous fondons quand même tous les deux et le maquilleur doit intervenir régulièrement pour nous éponger.

Une question me brûle les lèvres quand il évoque son évasion, l'organisation militaire, les mallettes, l'horlogerie minutieuse du dispositif : « Combien ça coûte, un grande évasion comme ça? » Je sais qu'elle est délicate, qu'elle va me valoir peut-être un raidissement de mon interlocuteur, mais je la dois à nos spectateurs. Je ne la trouve pas vulgaire, je la trouve pertinente, et donc légitime. Elle est le fruit de ma curiosité et d'aucun calcul malsain ou putassier. Quand la démarche est sincère, et que la question est posée avec justesse, je ne vois pas de raison de me censurer. Je guette le bon moment, puis me lance. Il est un peu surpris. À l'époque, personne ne lui a encore posé cette question.

— Cher.

— Plusieurs millions ?

— Oui. Plusieurs millions.

Je n'insiste pas. Cher pour quelqu'un de très riche, c'est extrêmement cher. Je l'ai, ma réponse. Plus tard, des journalistes tenteront d'obtenir un chiffre plus précis. Moi, je ne force jamais. C'est un principe chez Legend. Et si j'avais senti M. Ghosn réticent, j'aurais même coupé le passage au montage. L'interview coule, les questions s'enchaînent, le cerveau est en surchauffe. Je quitte mon invité avec la satisfaction profonde d'avoir eu un échange fécond avec lui et avec la joie de pouvoir le partager avec des millions de personnes, bientôt.

Puisque nous sommes au Liban, nous avons prévu de rencontrer Yasmina. C'est une de ses amies qui nous a écrit il y a quelques mois. Il existe une adresse e-mail Legend pour que les spectateurs puissent nous joindre et que nous donnons à l'antenne, à la fin de chaque émission. C'est sur cette adresse que nous a contactés l'amie de Yasmina. Elle jugeait que l'histoire de cette dernière méritait d'être racontée. Yasmina est une rescapée de l'explosion du port de Beyrouth. Je la trouve lumineuse lorsque je la rencontre mais son français est approximatif et son accent me surprend. Suffisamment pour faire naître en moi une inquiétude furtive : et si cela brouillait la compréhension pour le spectateur ? Je décide de ne pas m'y arrêter et commence l'entretien. Mes craintes

me quittent instantanément. Son témoignage est si puissant que son accent devient un détail insignifiant. Nous sommes dans la même villa que pour l'émission de Carlos Ghosn et non pas dans l'appartement qui a été, comme tant d'autres, pulvérisé par le souffle de l'explosion. Il a été refait mais porte encore les traces de la tragédie. Un impact ici, une hotte défoncée là. Son récit prend une autre dimension. Il ne se contente pas d'être entendu, il se déploie dans l'espace, s'ancre dans les murs, se reflète dans les objets. L'événement cesse d'être une information lointaine, une archive télévisée. Il devient concret, tangible. Il existe, pleinement, dans ce lieu et dans cette femme. Nous quittons le Liban avec, dans la boîte, ce qui fait la quintessence de Legend : des récits d'humains.

Capitaine caméléon

Mes parents avaient une passion commune à laquelle ils se sont adonnés copieusement pendant mes jeunes années : déménager. Ils étaient complètement détachés des biens matériels, se fichaient des meubles, ne s'attachaient pas aux lieux, ils avaient la bougeotte. Rien que dans Bordeaux, nous avons déménagé trois fois. À chaque changement d'adresse, une nouvelle école, un nouveau collège. Ensuite, les distances se sont allongées. Il y a eu Le Havre, puis Bordeaux, Caen, Pau, Perpignan. Dans ces conditions, si on ne veut pas passer dix ans à zoner tout seul dans la cour de récré, il vaut mieux développer des compétences sociales.

Mais l'exercice ne s'arrêtait pas là : il fallait aussi s'adapter à des milieux sociaux d'une très grande variété. J'ai connu les fils des notables bourgeois des écoles primaires comme il faut de Bordeaux, la mixité des quartiers populaires du Havre, les caïds de la ZEP de Perpignan... Si le choc a été rude parfois, cela ne m'a pas empêché de me faire des copains.

Partout où je suis passé, j'ai su m'ouvrir aux autres, créer du lien.

Il est arrivé, pourtant, que mes aptitudes à la sociabilité ne soient pas suffisantes pour me protéger. Une fois. Pour me rendre dans ce collège un peu chaud de Perpignan, je prenais le car, comme beaucoup d'autres. Quarante minutes de route, plongé dans un tumulte que je n'avais encore jamais connu. Dès l'arrivée, le ton était donné : le niveau de violence dans l'établissement était saisissant. Certains élèves faisaient régner une véritable loi de la peur, déployant une brutalité extrême – et souvent gratuite. Ils évoluaient en meute, s'en prenant sans scrupule aux plus fragiles, aux plus isolés. Ceux-là servaient de cibles. Et la meute, elle, ne lâchait rien. Des mineurs allaient se faire tatouer en Espagne et arboraient, à 14 ans, des dos qui semblaient tout droit sortis d'un gang salvadorien. J'en ai fait les frais. Dans le car, plus on avançait vers le fond, plus le chaos prenait le dessus. Un jour, je n'ai trouvé de place que là-bas. Tout au fond. J'ai compris immédiatement que ce trajet allait me marquer. Je me suis assis, la boule au ventre, au milieu des cris et des rires trop forts. Et puis ils m'ont repéré. Deux frères. Les terreurs du collège. Des types dont on devinait, sans qu'ils aient besoin de le dire, que leur violence ne commençait pas dans la cour, qu'elle venait de plus loin, de la

maison, faite de coups gratuits et d'un manque d'affection criant. L'un des deux s'est jeté sur moi, m'a plaqué, immobilisé, ouvrant la voie à son frère. Et l'autre a frappé. Au visage. Encore. Et encore. Sans raison. Juste parce que j'étais là.

Voilà. L'absolue gratuité. Puis la douleur.

Je suis rentré chez moi en larmes, avec deux gros coquards en formation. À ma mère, qui s'est inquiétée, évidemment, j'ai expliqué que j'étais tombé.

Le soir, j'ai appelé JC, l'un de mes meilleurs amis. On se parlait chaque soir, joie du forfait SFR Millenium, révolution du forfait illimité après 20 heures, bonheur des ados des années 1990. Les déménagements n'auront pas eu la peau de notre amitié. La vie ne l'aurait pas non plus. Nous sommes toujours, avec Didier, que j'ai rencontré au même moment de notre enfance, des meilleurs amis. Le lendemain, JC a attendu les deux frères à la sortie du bus. Et il m'a vengé. On ne m'a plus jamais emmerdé dans ce lycée.

Il y avait eu cette agression, aberrante, mais mes années de collégien m'ont appris bien d'autres choses sur le fonctionnement des êtres humains et, parmi elles, ceci : ne jamais se mettre au milieu des lignes de feu invisibles. Toujours être le gars à côté,

le sympa, à l'écoute, qui n'entre pas dans le conflit. C'est ainsi qu'on apprend à naviguer. En fréquentant un large prisme de milieux sociaux, j'ai compris beaucoup de choses sur la psychologie humaine. J'ai un profil singulier dans le milieu des médias, qui me rend difficilement saisissable pour les gens. Je ne fais semblant de rien, mais je m'adapte à mes interlocuteurs, comme je le faisais en changeant d'école, de collègue. Je ne m'exprime pas de la même manière selon les gens à qui j'ai affaire. Il m'arrive même, sans m'en apercevoir, de modifier légèrement ma prononciation. Je comprends celles et ceux qui ont grandi dans les beaux quartiers et fait de bonnes études, comme celles et ceux qui ont connu l'humiliation d'avoir 14 ans et pas les bonnes chaussures aux pieds et me sens à l'aise avec tous.

J'ai été ce petit gars-là, à vrai dire. C'est quelque chose qui m'a marqué. Je me souviens d'une rentrée où mes parents m'ont offert des Adidas achetées chez Decathlon, alors qu'avant, je portais des chaussures de marque Auchan. Un bonheur absolu : remplacer mes baskets usées de l'année précédente par une paire d'Adidas flambant neuve. Car si l'argent n'a jamais fait défaut pour la nourriture, il a parfois manqué pour les extras, pour ce superflu qui met des étoiles dans les yeux. J'aurais parfois aimé en avoir un peu plus, même si, au fond, je n'ai manqué de rien

d'essentiel. On aura beau dire, être adolescent dans ce monde-là avec des baskets un peu abîmées, c'est une expérience qui s'imprime profondément.

Alors un soir, face au miroir de la salle de bains, je me suis pris à partie. Je me suis regardé droit dans les yeux et quelque chose s'est formulé avec une clarté implacable : j'étais le capitaine de mon propre navire. Ma vie pouvait prendre la direction que je choisirais, à condition que j'en assume les choix. Avec du flair, de l'adaptation, une forme d'audace presque instinctive, je me suis fait cette promesse : j'irais où je veux. Et en Adidas.

Très tôt, j'avais compris que les codes comptaient. Aujourd'hui, je me mets toujours au diapason avec mon invité, j'adopte sa façon de se tenir, je porte des vêtements qui ne jurent pas avec les siens, je cale le volume de ma voix sur le sien. Les théories des psychologues de l'armée accèdent mes petites combines. Elles expliquent qu'adopter la même posture, la même gestuelle, le même volume sonore que son interlocuteur aide à établir une connexion avec lui.

Devant mon miroir, je savais déjà qu'elles étaient là, mes armes, dans ma faculté d'adaptation et dans ma farouche volonté de mener mon bateau exactement où je voulais. Il restait juste à trouver où je voulais aller.